Master Negative
Storage Number

OCI00080.05

Ali Baba. French

Histoire d'Ali Baba et de quarante voleurs exterminés

Epinal

[18--]

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI80.05

Control Number: AES-1667
OCLC Number : 31394430
Call Number : W PN970.F7 ALIBx
Author : Ali Baba. French.
Title : Histoire d'Ali Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave : conte arabe / traduit en français par Galland.
Imprint : Epinal : Pellerin et Cie., [18--]
Format : 70 p. : ill. ; 14 cm.
Subject : Tales Arab countries.
Subject : Arabs Folklore.
Subject : Chapbooks, French.
Added Entry : Galland, Antoine, 1646-1715.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12-20-94
Camera Operator: CG



HISTOIRE
D'ALI BABA
ET DE
QUARANTE VOLEURS

EXTERMINÉS PAR UNE ESCLAVE;

CONTE ARABE,

Traduit en français par GALLAND.



ÉPINAL,

PELLERIN ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.



Ali Baba va chercher du bois dans une forêt
avec ses trois ânes.

HISTOIRE

D'ALI BABA

ET DE

QUARANTE VOLEURS

EXTERMINÉS PAR UNE ESCLAVE;

CONTE ARABE,

Traduit en français par GALLAND

EPINAL,

PELLERIN ET Cie, IMPRIMEURS LIBRAIRES.

HISTOIRE

D'ALI BABA

ET DE

QUARANTE VOLEURS.

Dans une ville de Perse, il y avait deux frères, dont l'un se nommait Cassim et l'autre Ali Baba. Comme leur père ne leur avait laissé à sa mort que peu de biens et qu'il les avait partagés également, il semble que leur fortune devait être égale : le hasard néanmoins en disposa autrement.

Cassim épousa une femme qui, peu de temps après leur mariage, devint héritière d'une boutique bien garnie, d'un magasin rempli de bonnes marchandises, et de biens en fonds de terre, qui le mirent tout à coup à son aise et le



Ali Baba voit venir à lui une troupe de quarante voleurs ; il monte sur un arbre pour se cacher.

rendirent un des plus riches marchands de la ville. Ali Baba, au contraire, qui avait épousé une femme aussi pauvre que lui, était logé fort pauvrement, et il n'avait d'autre industrie pour gagner sa vie et de quoi s'entretenir lui et ses enfants, que d'aller couper du bois dans une forêt voisine, et de venir le vendre à la ville, chargé sur trois ânes, qui faisaient toute sa possession.

Ali Baba était un jour dans la forêt, et il achevait d'avoir coupé assez de bois pour faire la charge de ses ânes, lorsqu'il aperçut une grosse poussière qui s'élevait en l'air et qui avançait droit du côté où il était. Il regarde attentivement, et il distingue une troupe nombreuse de gens à cheval qui venaient d'un bon train. Quoiqu'on ne parlât pas de voleurs dans le pays, Ali Baba néanmoins eut la pensée que ces cavaliers pouvaient en être. Sans considérer ce que deviendraient ses ânes, il songea à sauver sa personne. Il monta sur un gros arbre, dont les branches, à peu de hauteur, se séparaient en rond, si près les unes des autres, qu'elles n'étaient séparées que



Les voleurs étant arrivés près d'un rocher, l'un d'eux s'écria : *Sésame, ouvre-toi*. Le rocher s'ouvrit aussitôt, et les voleurs y entrèrent.

par un très-petit espace. Il se posta au milieu avec d'autant plus d'assurance qu'il pouvait voir sans être vu. Les cavaliers, tous bien montés et bien armés, arrivèrent près de là et mirent pied à terre ; et Ali Baba, qui en compta quarante, à leur mine et à leur équipement, ne douta pas qu'ils ne fussent des voleurs. Il ne se trompait pas : en effet, c'étaient des voleurs qui, sans faire aucun tort aux environs, allaient exercer leurs brigandages bien loin, et avaient là leur rendez-vous, et ce qu'il les vit faire le confirma dans cette opinion. Chaque cavalier débrida son cheval, l'attacha, lui passa au cou un sac plein d'orge qu'il avait apporté, et ils se chargèrent chacun de leur valise, et la plupart des valises parurent si pesantes à Ali Baba, qu'il jugea qu'elles étaient pleines d'or et d'argent monnayé. Le plus apparent, chargé de sa valise comme les autres, qu'Ali Baba prit pour le capitaine, s'approcha d'un rocher, fort près du gros arbre où il s'était réfugié, et, après qu'il eut écarté quelques arbrisseaux, il prononça ces paroles si dis-

tinctement : *Sésame, ouvre-toi*, qu'Ali Baba les entendit. Dès que le capitaine des voleurs les eut prononcées, une porte s'ouvrit, et après qu'il eut fait passer tous ses gens devant lui, il entra aussi, et la porte se referma. Les voleurs demeurèrent longtemps dans le rocher, et Ali Baba, qui craignait que quelqu'un d'eux ne sortît s'il quittait son poste pour se sauver, fut contraint de rester sur l'arbre et d'attendre avec patience. Il fut tenté néanmoins de descendre pour se servir de deux chevaux, en monter un, et mener l'autre par la bride, et de regagner la ville en chassant ses trois ânes devant lui, mais l'incertitude de l'événement fit qu'il prit le partit le plus sûr.

La porte se rouvrit enfin; les quarante voleurs sortirent; et, au lieu que le capitaine était entré le dernier, il sortit le premier et après les avoir vu défiler devant lui. Ali Baba entendit qu'il fit refermer la porte en prononçant ces paroles : *Sésame, referme-toi.* Chacun retourna à son cheval, le rebrida, rattacha sa valise, et remonta dessus. Quand



Les voleurs étant repartis, Ali Baba s'approcha du rocher, et s'écria aussi : *Sésame, ouvre-toi*, et le rocher s'ouvrit.

le capitaine vit enfin qu'ils étaient tous prêts à partir, il se mit à la tête et il reprit avec eux le chemin par où ils étaient venus. Ali Baba les conduisit de l'œil jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vue, et il ne descendit de l'arbre que longtemps après pour plus grande sûreté. Comme il avait retenu les paroles par lesquelles le capitaine des voleurs avait fait ouvrir et refermer la porte, il eut la curiosité d'éprouver si, en les prononçant, elles feraient le même effet. Il passa au travers des arbrisseaux, et il aperçut la porte qu'ils cachaient. Il se présenta devant et dit : *Sésame, ouvre-toi*, et dans l'instant la porte s'ouvrit toute grande.

Ali Baba s'était attendu à voir un lieu de ténèbres et d'obscurité ; mais il fut surpris d'en voir un bien éclairé, vaste et sapcieux, creusé de main d'homme, en voûte fort élevée, qui recevait la lumière du haut du rocher par une ouverture pratiquée de même. Il vit de grandes provisions de bouche, des ballots de riches marchandises, et surtout de l'or et de l'argent monnayé par tas et dans de grandes bourses de cuir, les unes sur



Ali Baba entra résolument, et se trouva dans un lieu rempli de sacs d'or et d'argent empilés jusqu'à la voûte.



Ali Baba chargea ses trois ânes d'or et d'argent, et revint heureusement chez lui.

les autres; et à voir toutes ces choses, il lui parut qu'il y avait des siècles que cette grotte servait de retraite à des voleurs qui avaient succédé les uns aux autres. Ali Baba ne balança pas sur le parti qu'il devait prendre : il entra dans la grotte, et, dès qu'il y fut entré, la porte se referma; mais cela ne l'inquiéta pas; il savait le secret de la faire ouvrir. Il ne s'attacha pas à l'argent, mais à l'or monnayé, et particulièrement à celui qui était dans les sacs. Il en enleva, à plusieurs fois, en quantité suffisante pour faire la charge de ses trois ânes, et quand il les eut fait approcher du rocher, il les chargea des sacs. Quand il eut achevé, il se présenta devant la porte, et il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles : *Sésame, referme-toi*, qu'elle se referma. Cela fait, Ali Baba reprit le chemin de la ville, et en arrivant chez lui il fit entrer ses ânes dans une petite cour, et il porta dans sa maison les sacs, qu'il posa et arrangea devant sa femme, qui était assise sur un sofa.

Sa femme mania les sacs, et comme elle s'aperçut qu'ils étaient pleins d'ar-



Ali Baba avait rapporté tant d'or et d'argent, que lui et sa femme ne pouvant arriver à compter tant de richesses, les mesuraient au boisseau.

gent, elle soupçonna son mari de les avoir volés; elle ne put s'empêcher de lui dire : « Ali Baba, seriez-vous assez malheureux pour... » Ali Baba l'interrompit. « Paix! ma femme, dit-il, ne vous alarmez pas, je ne suis pas voleur, à moins que ce ne soit l'être que de prendre sur les voleurs. Vous cesserez d'avoir cette mauvaise opinion de moi quand je vous aurai raconté ma bonne fortune! » Il vida les sacs, qui firent un gros tas d'or dont sa femme fut éblouie; et quand il eut fait, il lui fit le récit de son aventure, et, en achevant, il lui recommanda, sur toutes choses, de garder le secret. La femme, guérie de son épouvante, se réjouit avec son mari. « Il est bon, dit-elle, que nous sachions la quantité qu'il y en a. Je vais chercher une petite mesure dans le voisinage, et je le mesurerai pendant que vous creuserez une fosse. — Ma femme, repartit Ali Baba, ce que vous voulez faire n'est bon à rien; faites néanmoins ce qu'il vous plaira; mais souvenez-vous de garder le secret. »

Pour se satisfaire, la femme d'Ali Baba sort; elle va chez Cassim, son beau-frère,

qui ne demeurait pas loin. Cassim n'était pas chez lui, et elle s'adresse à sa femme. qu'elle prie de lui prêter une mesure pour quelques moments. « Très-volontiers, dit la belle-sœur; attendez un instant, je vais vous l'apporter. » La belle-sœur va chercher la mesure; mais, curieuse de savoir quelle sorte de grain sa belle-sœur voulait mesurer, elle s'avisa d'appliquer du suif au-dessous de sa mesure. Elle revint, et, en la présentant à la femme d'Ali Baba, elle s'excusa de l'avoir fait attendre. La femme d'Ali Baba revint chez elle; elle posa la mesure sur le tas d'or, l'emplit et la vida un peu plus loin sur le sofa, jusqu'à ce qu'elle eût achevé, et elle fut contente du bon nombre de mesures qu'elle en trouva, dont elle fit part à son mari.

Pendant qu'Ali Baba enfouit l'or, sa femme, pour marquer son exactitude à sa belle-sœur, lui reporte sa mesure, mais sans prendre garde qu'une pièce d'or s'était attachée au-dessous. La femme de Cassim regarda la mesure par dessous, et elle fut dans un étonnement inexprimable d'y voir une pièce d'or attachée.

L'envie s'empara de son cœur dans le moment. « Quoi, dit-elle, Ali Baba a de l'or par mesure ! et où le misérable a-t-il pris cet or ? » Cassim, son mari, n'était pas à la maison, comme nous l'avons dit, il était à sa boutique, d'où il ne devait revenir que le soir. Tout le temps qu'il se fit attendre fut un siècle pour elle.

A son arrivée, « Cassim, lui dit-elle, vous croyez être riche, vous vous trompez : Ali Baba l'est infiniment plus que vous ; il ne compte pas son or ; il le mesure. » Cassim demanda l'explication de cette énigme, et elle lui en donna l'éclaircissement en lui apprenant de quelle adresse elle s'était servie pour faire cette découverte, et lui montra la pièce de monnaie qu'elle avait trouvée attachée au-dessous de la mesure.

Loin d'être sensible au bonheur qui pouvait être arrivé à son frère pour se tirer de la misère, Cassim en conçut une jalousie mortelle. Le lendemain, il alla chez lui que le soleil n'était pas levé. « Ali Baba, dit-il en l'abordant, vous êtes bien réservé dans vos affaires ; vous

faites le pauvre et vous mesurez l'or !
— Mon frère, reprit Ali Baba, je ne sais de quoi vous voulez me parler ; expliquez-vous. — Ne faites pas l'ignorant, repartit Cassim en lui montrant la pièce d'or que sa femme lui avait remise. Combien avez-vous de pièces semblables à celle-ci, que ma femme a trouvée attachée au-dessous de la mesure que la vôtre vint lui emprunter hier ?» A ce discours, Ali Baba connut que Cassim et la femme de Cassim (par un entêtement de sa propre femme) savaient déjà ce qu'il avait un si grand intérêt de tenir caché ; mais la faute était faite, elle ne pouvait se réparer. Sans donner à son frère la moindre marque d'étonnement ni de chagrin, il lui avoua la chose, et il lui offrit, s'il voulait garder le secret, de lui faire part du trésor. « Je le prétends bien ainsi, répartit Cassim d'un air fier ; mais, ajouta-t-il, je veux savoir où est ce trésor, et comment je pourrais y entrer moi-même s'il m'en prenait envie ; autrement, je vais vous dénoncer à la justice. »

Ali Baba, plutôt par son bon naturel qu'intimidé par les menaces d'un frère



Ali Baba ayant conté son aventure à son frère Cassim, qui était très-avare, il courut secrètement pour s'emparer du trésor.

barbare, l'instruisit de ce qu'il souhaitait, et même des paroles dont il fallait qu'il se servît pour entrer dans la grotte et pour en sortir. Cassim n'en demanda pas davantage à Ali Baba. Il le quitta, résolu de le prévenir, de s'emparer du trésor lui seul; il part le lendemain de grand matin, avec des mulets chargés de grands coffres qu'il se propose de remplir; il prend le chemin qu'Ali Baba lui avait enseigné, il arrive près du rocher, et il reconnaît les enseignes et l'arbre sur lequel Ali Baba s'était caché. Il cherche la porte et il la trouve, et pour la faire ouvrir il prononce les paroles : *Sésame, ouvre-toi*. La porte s'ouvre, il entre, et aussitôt elle se referme. En examinant la grotte, il est dans une grande admiration de voir beaucoup plus de richesses qu'il ne l'avait compris par le récit d'Ali Baba. Avare comme il était, il eût passé la journée à se repaître la vue de tant d'or s'il n'eût songé qu'il était venu pour l'enlever. Il en prend un nombre de sacs, autant qu'il en peut porter; et en venant à la porte pour la faire ouvrir, l'esprit rempli de toute

autre idée que de ce qui lui importait davantage, il oublie le mot nécessaire, et au lieu de *Sésame*, il dit *Orge*, *ouvre-toi*, et il est bien étonné de voir que la porte demeure fermée. Il nomme plusieurs autres noms de grains autres que celui qu'il fallait, et la porte ne s'ouvre pas. Cassim ne s'attendait pas à cet événement. Dans le grand danger où il se voit, la frayeur embrouille sa mémoire, et bientôt le mot est pour lui absolument comme si jamais il n'en avait entendu parler. Il jette par terre les sacs dont il était chargé; il se promène à grands pas dans la grotte, et toutes les richesses dont il se voit environné ne le touchent plus. Laissons Cassim déplorant son sort, il ne mérite pas de compassion.

Les voleurs revinrent à leur grotte vers le midi, et quand ils eurent vu les mulets de Cassim autour du rocher, chargés de coffres, inquiets de cette nouveauté, ils s'avancèrent à toute bride, et firent prendre la fuite aux dix mulets que Cassim avait négligé d'attacher, et qui paissaient librement.

Les voleurs ne se donnèrent pas la



Cassim ayant été surpris par les voleurs, fut tué et coupé en morceaux.

peine de courir après les mulets; il leur importait davantage de trouver celui à qui ils appartenaient. Pendant que quelques-uns tournent autour du rocher pour le chercher, le capitaine, avec les autres, met pied à terre, et va droit à la porte, le sabre à la main, prononce les paroles, et la porte s'ouvre.-Cassim, qui entendit le bruit des chevaux, ne douta pas de l'arrivée des voleurs, non plus que de sa perte prochaine. Résolu au moins à faire un effort pour se sauver, il s'était tenu prêt à se jeter dehors dès que la porte s'ouvrirait. Il ne la vit pas plus tôt ouverte, qu'il s'élança en sortant si brusquement qu'il renversa le capitaine par terre. Mais il n'échappa point aux autres voleurs, qui avaient aussi le sabre à la main, et qui lui ôtèrent la vie sur-le-champ.

Le premier soin des voleurs, après cette exécution, fut d'entrer dans la grotte : ils trouvèrent près de la porte les sacs que Cassim avait commencé d'enlever pour les emporter, et ils les remirent à leur place, sans s'apercevoir de ceux qu'Ali Baba avait emportés. En dé-

libérant ensemble sur cet événement, ils comprirent bien comment Cassim avait pu sortir de la grotte; mais qu'il y eût pu entrer, c'est ce qu'ils ne pouvaient s'imaginer. De quelque manière que la chose fût arrivée, il s'agissait que leurs richesses communes fussent en sûreté; ils convinrent de faire quatre quartiers du cadavre de Cassim, et de le mettre près de la porte en dedans de la grotte, deux d'un côté, deux de l'autre, pour épouvanter quiconque aurait la hardiesse de faire une pareille entreprise, sauf à ne revenir à la grotte que dans quelque temps. Cette résolution prise, ils l'exécutèrent, et quand ils n'eurent plus rien qui les arrêtât, ils laissèrent le lieu de leur retraite bien fermé, remontèrent à cheval et allèrent exercer leurs brigandages accoutumés.

La femme de Cassim cependant fut dans une grande inquiétude quand elle vit qu'il était nuit close et que son mari n'était pas revenu. Elle alla chez Ali Baba tout alarmée, et elle dit : « Beau-frère, vous n'ignorez pas que Cassim, votre frère, est allé à la forêt et pour quel

sujet. Il n'est pas encore revenu, et voilà la nuit avancée; je crains que quelque malheur ne soit arrivé. » Ali Baba n'attendit pas que sa belle-sœur le priât d'aller voir ce que Cassim était devenu. Il partit sur-le-champ avec ses trois ânes, après lui avoir recommandé de modérer son affliction, et il alla à la forêt. En approchant du rocher, après n'avoir vu dans le chemin ni son frère ni les dix mulets, il fut étonné du sang répandu qu'il aperçut près de la porte, et il en prit un mauvais augure. Il se présenta devant la porte; il prononça les paroles, elle s'ouvrit, et il fut frappé du triste spectacle du corps de son frère, mis en quatre quartiers. Il n'hésita pas sur le parti qu'il devait prendre pour rendre les derniers devoirs à son frère, en oubliant le peu d'amitié fraternelle qu'il avait eue pour lui. Il trouva dans la grotte de quoi faire deux paquets des quatre quartiers, dont il fit la charge d'un de ses ânes, avec du bois pour les cacher. Il chargea les deux autres de sacs pleins d'or et de bois par dessus, et, dès qu'il eut achevé et commandé à la porte de



Ali Baba étant retourné au trésor, trouva son frère massacré; il le mit sur un de ses ânes, et chargea les autres d'or et d'argent.

se refermer, il prit le chemin de la ville. En arrivant, il ne fit entrer chez lui que les deux ânes chargés d'or, et, après avoir laissé à sa femme le soin de les décharger et lui avoir fait part de ce qui était arrivé à Cassim, il conduisit l'autre âne chez sa belle-sœur. Ali Baba frappa à la porte, qui lui fut ouverte par Morgiane : cette Morgiane était une esclave adroite, entendue et féconde en inventions pour faire réussir les choses les plus difficiles.

Ali Baba raconta à sa belle-sœur tout le succès de son voyage, jusqu'à son arrivée avec le corps de Cassim. « Belle-sœur, ajouta-t-il, voilà un sujet d'affliction bien grand pour vous. Quoique le mal soit sans remède, si quelque chose néanmoins est capable de vous consoler, je vous offre de joindre le peu de bien que Dieu m'a envoyé au vôtre, en vous épousant et vous assurant que ma femme n'en sera pas jalouse, et que vous vivrez bien ensemble. Si la proposition vous agrée, il faut songer à faire en sorte qu'il paraisse que mon frère est mort de sa mort naturelle, et c'est un soin dont il

me semble que vous pouvez vous reposer sur Morgiane. »

Quel meilleur parti pouvait prendre la veuve de Cassim que celui qu'Ali Baba lui proposait, elle qui, avec les biens qui lui demeuraient par la mort de son premier mari, en trouvait un autre plus riche qu'elle. Elle ne refusa pas le parti; elle le regarda, au contraire, comme un motif raisonnable de consolation.

Le lendemain, la même Morgiane courut chez un apothicaire, et demanda, les larmes aux yeux, d'une essence dont on avait coutume de ne faire prendre aux malades qu'à la dernière extrémité, et on n'espérait rien de leur vie si cette essence ne les faisait revivre. « Hélas! dit-elle avec une grande affliction, je crains fort que ce remède ne fasse pas plus d'effet que les tablettes. Ah! que je perds un bon maître! » D'un autre côté, comme on vit toute la journée Ali Baba et sa femme, d'un air triste, faire plusieurs allées et venues chez Cassim, on ne fut pas étonné, sur le soir, d'entendre des cris lamentables de la femme de Cassim, et surtout de Morgiane, qui annon-

çait que Cassim était mort. Le jour suivant, de grand matin, Morgiane, qui savait qu'il y avait sur la place un savetier fort vieux, qui ouvrait tous les jours sa boutique le premier, sort et va le trouver. En l'abordant et en lui donnant le bonjour, elle lui mit une pièce d'or dans la main. Baba Mustafa, qui était naturellement gai et qui avait toujours le mot pour rire, et en voyant que c'était de l'or: «Bonne étrenne! dit-il, de quoi s'agit-il? — Baba Mustafa, lui dit Morgiane, prenez ce qui vous est nécessaire pour coudre, et venez avec moi promptement, mais à condition que je vous banderai les yeux quand nous serons dans un tel endroit.» A ces paroles, Baba Mustafa fit le difficile. «Dieu me garde, reprit Morgiane en lui mettant une autre pièce d'or dans la main, que j'exige rien de vous que vous ne puissiez faire en tout honneur!» Baba Mustafa se laissa mener, et Morgiane, après lui avoir bandé les yeux à l'endroit qu'elle lui avait marqué, le mena chez son maître, et elle ne lui ôta le mouchoir que dans la chambre où elle avait mis le corps. Quand elle le



Ali Baba et la veuve de son frère firent enterrer Cassim comme si il était mort naturellement.

lui eut ôté : « Baba Mustafa, dit-elle, c'est pour vous faire coudre les pièces que voilà que je vous ai amené. Ne perdez pas de temps, et quand vous aurez fait, je vous donnerai une autre pièce d'or. Quand Baba Mustafa eut achevé, Morgiane lui rebanda les yeux, et, après lui avoir donné la troisième pièce d'or et lui avoir recommandé le secret, elle le ramena jusqu'à l'endroit où elle lui avait bandé les yeux en l'amenant, et là, après lui avoir ôté le mouchoir, elle le laissa retourner chez lui, en le conduisant de vue jusqu'à ce qu'elle ne le vît plus. Morgiane avait fait chauffer de l'eau pour laver le corps de Cassim. Ainsi Ali Baba le lava, le parfuma d'encens, et l'ensevelit avec les cérémonies accoutumées. Le menuisier apporta aussi la bière qu'Ali Baba avait pris le soin de commander. Morgiane l'aida à mettre le corps dedans, et quand Ali Baba eut bien cloué les planches par dessus, elle alla à la mosquée avertir que tout était prêt pour l'enterrement.

Morgiane, de retour, ne faisait que de rentrer quand l'iman et les autres mi-



Ali Baba et la veuve de son frère firent enterrer Cassim comme si il était mort naturellement.

lui eut ôté : « Baba Mustafa, dit-elle, c'est pour vous faire coudre les pièces que voilà que je vous ai amené. Ne perdez pas de temps, et quand vous aurez fait, je vous donnerai une autre pièce d'or. Quand Baba Mustafa eut achevé, Morgiane lui rebanda les yeux, et, après lui avoir donné la troisième pièce d'or et lui avoir recommandé le secret, elle le ramena jusqu'à l'endroit où elle lui avait bandé les yeux en l'amenant, et là, après lui avoir ôté le mouchoir, elle le laissa retourner chez lui, en le conduisant de vue jusqu'à ce qu'elle ne le vît plus. Morgiane avait fait chauffer de l'eau pour laver le corps de Cassim. Ainsi Ali Baba le lava, le parfuma d'encens, et l'ensevelit avec les cérémonies accoutumées. Le menuisier apporta aussi la bière qu'Ali Baba avait pris le soin de commander. Morgiane l'aida à mettre le corps dedans, et quand Ali Baba eut bien cloué les planches par dessus, elle alla à la mosquée avertir que tout était prêt pour l'enterrement.

Morgiane, de retour, ne faisait que de rentrer quand l'iman et les autres mi-

nistres arrivèrent. Quatre voisins chargèrent la bière sur leurs épaules, et en suivant l'iman qui récitait des prières, ils la portèrent au cimetière. De la sorte, la mort funeste de Cassim fut cachée et dissimulée entre Ali Baba, sa femme, la veuve de Cassim et Morgiane.

Trois ou quatre jours après l'enterrement de Cassim, Ali transporta le peu de meubles qu'il avait avec l'argent des voleurs, qu'il ne porta que la nuit dans la maison de la veuve de son frère, pour s'y établir, ce qui fit connaître son nouveau mariage avec sa belle-sœur, et comme ces sortes de mariages ne sont pas extraordinaires dans la religion mahométane, personne n'en fut surpris.

Laissons Ali Baba jouir des commencements de sa bonne fortune, et parlons des quarante voleurs. Ils revinrent à leur retraite de la forêt dans le temps dont ils étaient convenus; mais ils furent dans un grand étonnement de ne pas trouver le corps de Cassim, et il augmenta quand ils se furent aperçus de la diminution de leurs sacs d'or. « Nous sommes découverts et perdus, dit le capitaine, si nous

ne cherchons promptement à y apporter remède. Tout ce que nous pouvons juger du dommage qu'on nous a fait, c'est que le voleur que nous avons surpris a eu le secret de faire ouvrir la porte, et que nous sommes arrivés à point nommé dans le temps qu'il allait en sortir. Mais il n'était pas seul, un autre doit l'avoir accompagné. Son corps emporté et notre trésor diminué en sont des marques incontestables, et comme il n'y a pas d'apparence que plus de deux personnes aient eu ce secret, après avoir fait périr l'un, il faut que nous fassions périr l'autre. Qu'en dites-vous, braves gens ? n'êtes-vous pas du même avis que moi ? » La proposition du capitaine fut approuvée par sa compagnie, et ils tombèrent d'accord qu'il fallait abandonner toute autre entreprise, pour ne s'attacher uniquement qu'à celle-ci.

« Je n'en attendais pas moins de votre courage, reprit le capitaine ; mais avant toute chose, il faut que quelqu'un de vous, hardi, adroit et entreprenant, aille à la ville sans armes et en habit de voyageur, et qu'il emploie tout son sa-



Les voleurs ayant découvert le secret d'Ali Baba, jurèrent de le faire mourir.

voir-faire pour découvrir si on n'y parle pas de la mort étrange de celui que nous avons massacré, qui il était et en quelle maison il demeurait. Mais afin d'animer celui de vous qui se chargera de cette commission et l'empêcher de se tromper en venant nous faire un rapport faux qui serait capable de causer notre ruine, ne jugez-vous pas à propos qu'en ce cas-là il se soumette à la peine de mort? » Sans attendre que les autres donnassent leurs suffrages : « Je m'y soumets, dit l'un des voleurs, et je fais gloire d'exposer ma vie en me chargeant de la commission. »

Ce voleur, après avoir reçu de grandes louanges du capitaine et de ses camarades, se déguisa de manière que personne ne pouvait le prendre pour ce qu'il était. Il partit la nuit, et il prit si bien ses mesures qu'il entra dans la ville dans le temps que le jour ne faisait que commencer à paraître. Il avança jusqu'à la place, où il ne vit qu'une seule boutique ouverte, et c'était celle de Baba Mustafa.

Baba Mustafa était assis, prêt à travailler. Le voleur alla l'aborder en lui souhaitant le bonjour, et comme il se fut

aperçu de son grand âge : « Bonhomme, lui dit-il, vous commencez à travailler de grand matin ; je doute que vous ayez d'assez bons yeux pour coudre ? — Qui que vous soyez, reprit Baba Mustafa, il faut que vous ne me connaissiez pas. Si vieux que vous me voyez, je ne laisse pas d'avoir les yeux excellents, et vous n'en douterez pas quand vous saurez qu'il n'y a pas longtemps que j'ai cousu un mort dans un lieu où il ne faisait guère plus clair qu'il fait présentement. » Le voleur eut une grande joie de s'être adressé en arrivant à un homme qui d'abord lui donnait de lui-même des nouvelles de ce qui l'avait amené. « Un mort ! reprit-il avec étonnement : pourquoi coudre un mort ? vous voulez dire que vous avez cousu le linceul dans lequel il a été enseveli ? — Non, non, reprit Baba Mustafa ; je sais ce que je veux dire. Vous voudriez me faire parler, mais vous n'en saurez pas davantage. » Le voleur n'avait pas besoin d'un éclaircissement plus ample pour être persuadé qu'il avait découvert ce qu'il était venu chercher. Il tira une pièce d'or, et, en

la mettant dans la main de Baba Mustafa, il lui dit : « Je n'ai garde de vouloir entrer dans votre secret, quoique je puisse vous assurer que je ne le divulguerais pas si vous me l'aviez confié. La seule chose dont je vous prie, c'est de me faire la grâce de m'enseigner ou de venir me montrer la maison où vous avez cousu ce mort. — Quand j'aurais la volonté de vous accorder ce que vous demandez, reprit Baba Mustafa en tenant la pièce d'or prêt à la rendre, je vous assure que je ne pourrais pas le faire : vous devez me croire sur ma parole. En voici la raison : c'est qu'on m'a mené jusqu'à un certain endroit où l'on m'a bandé les yeux, et de là je me suis laissé conduire jusque dans la maison, d'où, après avoir fait ce que je devais faire, on m'a ramené de la même manière jusqu'au même endroit. Vous voyez l'impossibilité qu'il y a que je puisse vous rendre service. — Au moins, repartit le voleur, vous devez vous souvenir à peu près du chemin qu'on vous a fait faire les yeux bandés. Venez, je vous prie, avec moi ; je vous banderai les yeux en cet endroit-là, et

nous marcherons ensemble par le même chemin et par les mêmes détours que vous pourrez vous remettre dans la mémoire d'avoir marché, et, comme toute peine mérite récompense, voici une autre pièce d'or. Venez; faites-moi le plaisir que je vous demande. » Et, en disant ces paroles, il lui mit une autre pièce dans la main.

Les deux pièces d'or tentèrent Baba Mustafa; il les regarda quelque temps dans sa main sans dire mot et en se consultant pour savoir ce qu'il devait faire. Il tira enfin sa bourse de son sein, et les mettant dedans : « Je ne puis vous assurer, dit-il au voleur, que je me souvienne précisément du chemin qu'on me fit faire; mais, puisque vous le voulez ainsi, allons, je ferai ce que je pourrai pour m'en souvenir. »

Baba Mustafa se leva, à la grande satisfaction du voleur, et sans fermer sa boutique, où il n'y avait rien de précieux à perdre, il mena le voleur avec lui jusqu'à l'endroit où Morgiane lui avait bandé les yeux. Quand ils furent arrivés : « C'est ici, dit Baba Mustafa,

qu'on m'a bandé les yeux, et j'étais tourné comme vous me voyez. » Le voleur, qui avait son mouchoir prêt, les lui banda, et il marcha à côté de lui.

« Il me semble, dit Baba Mustafa en s'arrêtant, que je n'ai pas été plus loin. » Et il se trouva véritablement devant la maison de Cassim, où Ali Baba demeurait alors. Avant de lui ôter le mouchoir de devant les yeux, le voleur fit promptement une marque à la porte avec de la craie qu'il tenait prête, et quand il le lui eut ôté, il lui demanda s'il savait à qui appartenait la maison. Baba Mustafa lui répondit qu'il n'était pas du quartier, et ainsi qu'il ne pouvait lui en rien dire. Comme le voleur vit qu'il ne pouvait apprendre rien davantage de Baba Mustafa, il le remercia de la peine qu'il lui avait fait prendre, et, après qu'il l'eut quitté et laissé retourner à sa boutique, il reprit le chemin de la forêt, persuadé qu'il serait bien reçu.

Peu de temps après que le voleur et Baba Mustafa se furent séparés, Morgiane sortit de la maison d'Ali Baba pour quelque affaire, et, en revenant, elle re-

marqua la marque que le voleur y avait faite. « Que signifie cette marque, dit-elle en elle-même ; quelqu'un voudrait-il du mal à mon maître, ou l'a-t-on faite pour se divertir?... A quelque intention qu'on l'ait pu faire, ajouta-t-elle, il est bon de se précautionner contre tout événement. » Elle prend aussitôt de la craie, et comme deux ou trois portes au-dessus et au-dessous étaient semblables, elle les marqua au même endroit, et elle rentra dans la maison sans parler de ce qu'elle venait de faire, ni à son maître, ni à sa maîtresse.

Le voleur, cependant, arriva à la forêt, et rejoignit sa troupe de bonne heure. En arrivant, il fit le rapport du succès de son voyage. Il fut écouté avec une grande satisfaction, et le capitaine, en prenant la parole, après l'avoir loué de sa diligence : « Camarades, dit-il en s'adressant à tous, nous n'avons pas de temps à perdre : partons bien armés, sans qu'il paraisse que nous le soyons, et quand nous serons entrés dans la ville séparément, les uns après les autres, pour ne pas donner de soupçon, que le

rendez-vous soit dans la grande place, pendant que j'irai reconnaître la maison avec notre camarade, qui vient de nous apporter une si bonne nouvelle, afin que là-dessus je juge du parti qui nous convient le mieux. » Le discours du capitaine des voleurs fut applaudi, et ils furent bientôt en état de partir. Ils défilèrent deux à deux, trois à trois, et en marchant à une distance raisonnable les uns des autres, ils entrèrent dans la ville sans donner aucun soupçon. Le capitaine et celui qui était venu le matin y entrèrent les derniers. Celui-ci mena le capitaine dans la rue où il avait marqué la maison d'Ali Baba, et quand il fut devant une des portes qui avaient été marquées par Morgiane, il la lui fit remarquer en lui disant que c'était celle-là. Mais en continuant leur chemin sans s'arrêter, afin de ne pas se rendre suspects, comme le capitaine eut observé que la porte qui suivait était marquée de la même marque et au même endroit, il le fit remarquer à son conducteur, et lui demanda si c'était celle-ci ou la première. Le conducteur demeura confus, et il ne

sut que répondre, encore moins quand il eut vu avec le capitaine que les quatre ou cinq portes qui suivaient avaient aussi la même marque. Il assura au capitaine, avec serment, qu'il n'en avait marqué qu'une. « Je ne sais, ajouta-il, qui peut avoir marqué les autres avec tant de ressemblance; mais, dans cette confusion, j'avoue que je ne peux distinguer qu'elle est celle que j'ai marquée. » Le capitaine, qui vit son dessein avorté, se rendit à la grande place, où il fit dire à ses gens qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre que de reprendre le chemin de leur retraite. Il en donna l'exemple, et ils le suivirent tous dans le même ordre qu'ils étaient venus.

Quand sa troupe se fut rassemblée dans la forêt, le capitaine leur expliqua la raison pourquoi il les avait fait revenir. Aussitôt le conducteur fut déclaré digne de mort tout d'une voix, et le capitaine lui fit couper la tête.

Comme il s'agissait à la troupe de ne pas laisser sans vengeance le tort qui leur avait été fait, un autre voleur, qui se promit de mieux réussir que celui qui

venait d'être châtié, se présenta et demanda en grâce d'être préféré. Il est écouté. Il marche, il corrompt Baba Mustafa comme le premier l'avait corrompu, et Baba Mustafa lui fit connaître la maison d'Ali Baba les yeux bandés. Il la marque de rouge dans un endroit moins apparent, en comptant que c'était un moyen sûr pour la distinguer de celles qui étaient marquées de blanc.

Mais, peu de temps après, Morgiane sortit de la maison comme le jour précédent, et quand elle revint, la marque rouge n'échappa pas à ses yeux clairvoyants. Elle fit le même raisonnement qu'elle avait fait, et elle ne manqua pas de faire la même marque de crayon rouge aux autres portes voisines et aux mêmes endroits. Le voleur, à son retour vers sa troupe, ne manqua pas de faire valoir la précaution qu'il avait prise comme infaillible, disait-il, pour ne pas confondre la maison d'Ali Baba avec les autres. Le capitaine et ses gens croient avec lui que la chose doit réussir ; ils se rendent à la ville dans le même ordre et avec les mêmes soins qu'auparavant ; mais ils

trouvent la même difficulté que la première fois. Le capitaine en est indigné, et le voleur dans une confusion aussi grande que celui qui l'avait précédé avec la même commission. Ainsi le capitaine fut contraint de se retirer encore ce jour-là avec ses gens, aussi peu satisfait que le jour d'auparavant. Le voleur, comme auteur de la méprise, subit pareillement le châtiment auquel il s'était soumis volontairement. Le capitaine, qui vit sa troupe diminuée de deux braves, craignit de la voir diminuer davantage s'il continuait de s'en rappporter à d'autres pour être informé de la maison d'Ali Baba. Il se chargea de la chose lui-même; il vint à la ville, et, avec l'aide de Baba Mustafa, qui lui rendit le même service qu'aux députés de sa troupe, il ne s'amusa pas à faire aucune marque pour connaître la maison d'Ali Baba, mais il l'examina si bien qu'il n'était pas possible qu'il s'y méprît. Le capitaine des voleurs, satisfait de son voyage, retourna à la forêt, et quand il fut arrivé dans la grotte où sa troupe l'attendait : « Camarades, dit-il, je connais la maison du coupable

sur qui doit tomber ma vengeance, et voici ce que j'ai imaginé pour nous en défaire. Quand je vous l'aurai exposé, si quelqu'un sait un expédient meilleur, il pourra le communiquer. »

Alors il leur expliqua de quelle manière il prétendait s'y comporter; et comme ils lui eurent tous donné leur approbation, il les chargea d'acheter des mulets jusqu'au nombre de dix-neuf, et trente-huit grands vases de cuir à transporter l'huile, l'un plein et les autres vides.

En deux ou trois jours de temps, les voleurs eurent fait tous ces amas. Comme les vases vides étaient un peu étroits par la bouche pour l'exécution de son dessein, le capitaine les fit un peu élargir, et après avoir fait entrer un de ses gens dans chacun avec les armes qu'il avait jugées nécessaires, en laissant ouvert ce qu'il avait fait découdre, afin de leur laisser la respiration libre, il les ferma de manière qu'ils parussent pleins d'huile, et, pour les mieux déguiser, il les frotta par le dehors d'huile qu'il prit du vase qui en était plein. Les choses ainsi disposées, quand les mulets furent chargés



Le chef des voleurs, déguisé en marchand d'huile, fit cacher ses hommes dans de grands vases de cuir, et les fit déposer chez Ali Baba, disant que c'était de l'huile.

de trente-sept voleurs, sans y comprendre le capitaine, chacun caché dans un des vases, et du vase qui était plein d'huile, leur capitaine, comme conducteur, prit le chemin de la ville, et y arriva une heure après le coucher du soleil, comme il se l'était proposé. Il alla droit à la maison d'Ali Baba, dans le dessein de frapper à la porte et de demander à y passer la nuit avec ses mulets. Il n'eut pas la peine de frapper : il trouva Ali Baba à la porte, qui prenait le frais après le souper. Il fit arrêter ses mulets, et s'adressant à Ali Baba : « Seigneur, lui dit-il, j'amène de bien loin l'huile que vous voyez pour la vendre demain au marché, et à l'heure qu'il est je ne sais où aller loger. Si cela ne vous incommode pas, faites-moi le plaisir de me recevoir chez vous pour y passer la nuit : je vous en aurai obligation. — Vous êtes le bienvenu, lui dit Ali Baba, entrez. » En même temps il appela un esclave et lui commanda, quand les mulets seraient déchargés, de les mettre à couvert, et de leur donner du foin et de l'orge. Il ordonna ensuite à Morgiane

d'apprêter promptement à souper pour l'hôte qui venait d'arriver et de lui préparer un lit dans une chambre.

Ali Baba, après avoir recommandé à Morgiane de prendre soin de son hôte, ajouta : « Demain, je vais au bain avant le jour, fais-moi un bon bouillon, pour le prendre à mon retour. » Après lui avoir donné ces ordres, il se retira pour se coucher. Le capitaine des voleurs, cependant, alla donner à ses gens l'ordre de ce qu'ils devaient faire. En commençant depuis le premier jusqu'au dernier, il dit à chacun : « Quand je jetterai des petites pierres de la chambre où je loge, ne manquez pas de vous faire ouverture en fendant le vase depuis le haut jusqu'en bas avec le couteau dont vous êtes muni et d'en sortir : aussitôt je serai à vous. » Cela fait, il revint ; et comme il se présenta à la porte de la cuisine, Morgiane le conduisit à la chambre qu'elle lui avait préparée. Pour ne pas donner de soupçon, il éteignit la lumière, et il se coucha tout habillé, prêt à se lever dès qu'il aurait fait son premier somme. Morgiane n'oublie pas les ordres d'Ali

Baba, elle met le pot-au-feu pour le bouillon, et pendant qu'elle écume le pot, la lampe s'éteint. Il n'y avait plus d'huile dans la maison, et la chandelle y manquait aussi. Que faire? Elle a besoin cependant de voir clair pour écumer son pot, et imagine d'aller prendre de l'huile dans un des vases du marchand. Elle prend la cruche à l'huile et elle va dans la cour. Comme elle approche du premier vase qu'elle rencontre, le voleur qui était caché dedans demande en parlant bas : « Est-il temps? » Quoique le voleur eût parlé bas, Morgiane néanmoins fut frappée de la voix, d'autant plus facilement que le capitaine des voleurs, dès qu'il eut déchargé ses mulets, avait ouvert non-seulement ce vase, mais même tous les autres, pour donner de l'air à ses gens.

Tout autre esclave que Morgiane, en trouvant un homme dans un vase au lieu d'y trouver de l'huile qu'elle cherchait, eût fait un vacarme capable de causer de grands malheurs. Mais Morgiane comprit en un instant l'importance de garder le secret, le danger pressant où se trou-



La servante d'Ali Baba ayant voulu prendre de l'huile dans les vases, fut fort étonnée de les entendre parler.

vait Ali-Baba et sa famille, et la nécessité d'y apporter promptement le remède sans faire d'éclat. En prenant la place du capitaine des voleurs, elle répondit à la demande, et elle dit : « Pas encore, mais bientôt. » Elle s'approcha du vase qui suivait, et la même demande lui fut faite, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle arriva au dernier, qui était plein d'huile ; et à la même demande, elle donna la même réponse. Morgiane connut par là que son maître, qui avait cru ne donner à loger qu'à un marchand d'huile, y avait donné entrée à trente-huit voleurs. Elle remplit en diligence sa cruche d'huile, qu'elle prit du dernier vase ; elle revint dans sa cuisine, où après avoir mis de l'huile dans la lampe et l'avoir rallumée, elle prend une grande chaudière ; elle retourne à la cour, où elle l'emplit de l'huile du vase ; elle la rapporte, la met sur le feu, et met dessous force bois, parce que plus tôt l'huile bouillira, plus tôt elle aura exécuté son dessein. L'huile bout enfin ; elle prend la chaudière, et elle va verser dans chaque vase assez d'huile bouillante, depuis le premier jusqu'au



La servante d'Ali Baba comprit que c'était des voleurs qui étaient cachés dans les vases ; elle fit chauffer de l'huile, en versa dans tous les vases, et ils furent tous asphyxiés.

dernier, pour les étouffer et leur ôter la vie, comme elle la leur ôta.

Cette action, digne du courage de Morgiane, exécutée sans bruit, comme elle l'avait projetée, elle revient dans la cuisine avec la chaudière vide et ferme la porte; ensuite elle souffle la lampe, et va observer ce qui arriverait par une fenêtre de la cuisine qui donnait sur la cour.

Il n'y avait pas encore un quart d'heure que Morgiane attendait quand le capitaine des voleurs s'éveille. Il se lève, il regarde par la fenêtre, qu'il ouvre, et, comme il n'aperçoit aucune lumière et qu'il voit régner un profond silence dans la maison, il donne le signal en jetant de petites pierres, dont plusieurs tombèrent sur les vases. Il prête l'oreille et n'entend et n'aperçoit rien qui lui fasse reconnaître que ses gens se mettent en mouvement. Il en est inquiet, et descend précipitamment dans la cour tout alarmé, avec le moins de bruit qu'il lui est possible; il approche du premier vase, et quand il demande au voleur s'il dort, il sent une odeur d'huile chaude et de brûlé qui s'exhale du vase, par où il connaît que

son entreprise contre Ali Baba, pour lui ôter la vie et piller sa maison, était échouée. Il passa au vase suivant et à tous les autres l'un après l'autre, et il trouve que ses gens avaient péri par le même sort. Au désespoir d'avoir manqué son coup, il enfila la porte du jardin qui donnait dans la cour, et, de jardin en jardin, en passant par dessus les murs, il se sauva.

Quand Morgiane n'entendit plus de bruit et qu'elle ne vit pas revenir le capitaine des voleurs, elle ne douta pas du parti qu'il avait pris. Satisfaite d'avoir si bien réussi à mettre toute la maison en sûreté, elle se coucha enfin et elle s'endormit. Ali Baba cependant sortit avant le jour et alla au bain.

Lorsqu'Ali Baba revint du bain, il fut si surpris de voir encore les vases d'huile dans leur place, et que le marchand ne se fût pas rendu au marché, qu'il en demanda la raison à Morgiane, qui lui était venu ouvrir. « Mon bon maître, dit Morgiane, vous apprendrez mieux ce que vous désirez savoir quand vous aurez vu ce que j'ai à vous faire voir : prenez la

peine de venir avec moi. » Ali Baba suivit Morgiane. Quand elle eut fermé la porte, elle le mena au premier vase. « Regardez dans ce vase, lui dit-elle, et voyez s'il y a de l'huile. » Ali Baba regarda, et, comme il eut vu un homme dans le vase, il se retira en arrière en s'écriant : « Que veut dire ce que tu viens de me faire voir ? Explique-le-moi. » Et elle raconta à Ali Baba tout ce qu'elle avait fait pendant la nuit. En achevant, Morgiane ajouta : « Voilà quelle est l'histoire que vous m'avez demandée, et je suis convaincue que c'est la suite d'une observation que j'avais faite depuis deux ou trois jours : une fois, en revenant de la ville de bon matin, j'aperçus que la porte de la rue était marquée de blanc, et le jour d'après de rouge ; après la marque blanche, chaque fois, sans savoir à quel dessein cela pouvait avoir été fait, j'avais marqué de même, et au même endroit, deux ou trois portes de nos voisins au-dessus et au-dessous. Si vous joignez cela avec ce qui vient d'arriver, vous trouverez que le tout a été machiné par les voleurs de la forêt, dont je ne sais

pourquoi la troupe est diminuée de deux. Quoi qu'il en soit, la voilà réduite à trois au plus. Cela fait voir qu'il est bon que vous vous teniez sur vos gardes. Quant à moi, je n'oublierai rien pour veiller à votre conservation comme j'y suis obligée. » Quand Morgiane eut achevé, Ali Baba, pénétré de la grande obligation qu'il lui avait, lui dit : « Je ne mourrai pas que je ne t'aie récompensée comme tu le mérites. Je te dois la vie, et pour commencer à t'en donner une marque de reconnaissance, je te donne la liberté dès à présent, en attendant que j'y mette le comble de la manière que je me propose. Je suis persuadé avec toi que les quarante voleurs m'ont dressé ces embûches. Dieu m'a délivré par ton moyen. J'espère qu'il continuera de me préserver de leur méchanceté. Ce que nous avons à faire, c'est d'enterrer les corps de cette peste du genre humain avec le plus grand secret. »

Ali Baba et son esclave creusèrent au bout du jardin une fosse longue et large. Ils tirèrent les corps hors des vases, et ils mirent à part les armes dont les voleurs

s'étaient munis, et ils les arrangèrent dans la fosse, et, après les avoir couverts de la terre qu'ils en avaient tirée, ils dispersèrent ce qui en restait aux environs, de manière que le terrain parut être comme auparavant. Ali Baba fit cacher soigneusement les vases à l'huile et les armes, et quant aux mulets, il les envoya au marché à différentes fois, où il les fit vendre par son esclave.

Pendant qu'Ali Baba prenait toute ses mesures pour ôter à la connaissance du public par quel moyen il était devenu riche en peu de temps, le capitaine des quarante voleurs était retourné à la forêt, et, dans l'agitation où il était, il rentra dans la grotte sans avoir pu s'arrêter à aucune résolution. Le lendemain, il prit un habit fort propre, et vint à la ville, où il prit un logement dans un khan. Il se pourvut d'un cheval, dont il se servit pour transporter à son logement plusieurs riches étoffes et toiles fines, en faisant plusieurs voyages à la forêt avec les précautions nécessaires pour cacher le lieu où il allait les prendre. Pour débiter ces marchandises, quand il en eut

amassé ce qu'il avait jugé à propos, il
chercha une boutique. Il en trouva une,
et, après l'avoir garnie, il s'y établit.
La boutique, qui se trouva vis-à-vis de
la sienne, était celle qui avait appartenu
à Cassim, et qui était occupée par le fils
d'Ali Baba il n'y avait pas long-temps.

Le capitaine des voleurs, qui avait pris
le nom de Khodjah Houssain, ne man-
qua pas de faire civilités aux marchands
ses voisins. Mais comme le fils d'Ali Baba
était jeune, qu'il ne manquait pas d'esprit
et qu'il avait occasion plus souvent de
s'entretenir avec lui qu'avec les autres,
il s'attacha à le cultiver plus assidûment,
surtout quand il eut reconnu Ali Baba
qui vint voir son fils, et qu'il eut appris
du fils, après qu'Ali Baba l'eut quitté,
que c'était son père. Il augmenta ses em-
pressements auprès de lui, il le caressa,
il lui fit de petits présents, il le régala
même. Le fils d'Ali Baba voulut lui ren-
dre la pareille. Il parla de son dessein à
Ali Baba, son père, qui voulut se charger
du régal. « Mon fils, dit-il, faites demain
avec Khodjah Houssain une partie de
promenade, et, en revenant, invitez-le

à passer chez moi. Il sera mieux que la chose se fasse de la sorte. Je vais ordonner à Morgiane de faire le souper et de le tenir prêt. »

Ali Baba reçut Khodjah Houssain avec le bon accueil qu'il pouvait souhaiter ; il le remercia des bontés qu'il avait pour son fils, et, après un entretien de peu de durée sur des sujets différents, Khodjah Houssain voulut prendre congé. « Seigneur, dit Ali Baba, où voulez-vous aller ? Je vous prie de me faire l'honneur de souper avec moi. Le repas que je veux vous donner est beaucoup au-dessous de ce que vous méritez ; mais, tel qu'il est, j'espère que vous l'agréerez d'aussi bon cœur que j'ai intention de vous le donner. — Seigneur Ali Baba, reprit Khodjah Houssain, je suis très-persuadé de votre bon cœur, et si je vous demande en grâce de ne pas trouver mauvais que je me retire sans accepter l'offre que vous me faites, c'est que je ne mange ni viande ni ragoût où il y ait du sel ; jugez vous-même de la contenance que je ferais si j'étais à votre table. — Si vous n'avez que cette raison, insista Ali Baba, elle ne doit

pas me priver de l'honneur de vous posséder à souper. Premièrement, il n'y a pas de sel dans le pain que l'on mange chez moi, et, quant à la viande et aux ragoûts, je vous promets qu'il n'y en aura pas dans ce qui sera servi devant vous; je vais y donner ordre. Ainsi, faites-moi la grâce de demeurer; je reviens à vous dans un moment. » Ali Baba alla à la cuisine, et il ordonna à Morgiane de ne pas mettre de sel sur la viande qu'elle avait à servir, et de préparer promptement deux ou trois ragoûts outre ceux qu'il lui avait commandés, où il n'y eût pas de sel. Morgiane, qui était prête à servir, ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement sur ce nouvel ordre et de s'en expliquer à Ali Baba. « Qui est donc, dit-elle, cet homme si difficile qui ne mange pas de sel? Votre souper ne sera plus bon à manger si je le sers trop tard. — Ne te fâche pas, Morgiane, reprit Ali Baba; c'est un honnête homme; fais ce que je te dis. » Morgiane obéit, mais à contre cœur. Elle voulut connaître cet homme qui ne mangeait pas de sel. Quand elle eut achevé et qu'Abdalla,

l'esclave d'Ali Baba, eut préparé la table, elle l'aida à porter les plats. En regardant Khodjah Houssain, elle le reconnut d'abord pour le capitaine des quarante voleurs, malgré son déguisement, et, en l'examinant avec attention, elle aperçut qu'il y avait un poignard caché sous son habit. « Je ne m'étonne plus, dit-elle en elle-même, que ce scélérat ne veuille pas manger de sel avec mon maître : c'est son plus fier ennemi, il veut l'assassiner, mais je l'en empêcherai. »

Quand Morgiane eut achevé de servir, elle fit les préparatifs nécessaires pour l'exécution d'un coup des plus hardis; elle venait d'achever, lorsque Abdalla vint l'avertir qu'il était temps de servir le fruit. Elle le porta; ensuite elle posa près d'Ali Baba une petite table sur laquelle elle mit le vin avec trois tasses, et en sortant elle emmena Abdalla avec elle, comme pour aller souper ensemble, et donner à Ali Baba, selon la coutume, la liberté de s'entretenir et de se réjouir avec son hôte et de le faire bien boire. Alors le faux Khodjah Houssain, croyant l'occasion favorable pour ôter la vie à Ali

Baba, dit en lui-même : « Je vais faire enivrer le père et le fils; et le fils, à qui je veux bien donner la vie, ne m'empêchera pas d'enfoncer le poignard dans le cœur du père, et je me sauverai par le jardin, comme je l'ai déjà fait, pendant que la cuisinière et l'esclave n'auront pas encore achevé de souper. » Au lieu de souper, Morgiane, qui avait pénétré l'intention du faux Khodjah Houssain, ne lui donna pas le temps d'en venir à l'exécution. Elle s'habilla d'un habit de danseuse fort propre, prit une coiffure convenable, et se ceignit d'une ceinture d'argent doré, où elle attacha un poignard dont la gaine et le manche étaient de même métal, et avec cela elle appliqua un fort beau masque sur son visage. Quand elle se fut déguisée de la sorte, elle dit à Abdalla : « Prends ton tambour de basque, et allons donner à l'hôte de notre maître le divertissement que nous lui donnons quelquefois. » Abdalla prend le tambour de basque, et, marchant devant Morgiane, il entre dans la salle. Morgiane fait une profonde révérence d'un air délibéré, en demandant la permission de

faire voir ce qu'elle savait faire. « Entre, Morgiane, entre, dit Ali Baba ; Khodjah Houssain jugera de quoi tu es capable. » Morgiane, qui ne le cédait à aucune danseuse de profession, dansa d'une manière à se faire admirer, même de toute autre compagnie que celle à laquelle elle donnait ce spectacle. Après avoir dansé plusieurs danses avec le même agrément, elle tira enfin le poignard, et, en le tenant à la main, elle en dansa une dans laquelle elle se surpassa par les figures différentes, par les mouvements légers, par les sauts surprenants et par les efforts merveilleux dont elle les accompagna, tantôt en présentant le poignard en avant comme pour frapper, tantôt en faisant semblant de s'en frapper elle-même. Comme hors d'haleine enfin, elle arracha le tambour de basque des mains d'Abdalla de la main gauche, et, en tenant le poignard de la droite, elle alla présenter le tambour de basque par le creux à Ali Baba, à l'imitation des danseurs et danseuses de profession. Ali Baba jeta une pièce d'or dans le tambour de basque de Morgiane. Morgiane s'adressa ensuite au



Tandis que le chef des voleurs mangeait avec Ali Baba, sa servante lui plongea un poignard dans le sein, et l'étendit mort.

fils d'Ali Baba, qui suivit l'exemple de son père. Khodjah Houssain avait déjà tiré la bourse de son sein pour lui faire son présent, et il y mettait déjà la main, quand Morgiane, avec un courage digne de la fermeté et de la résolution qu'elle avait montrées jusqu'alors, lui enfonça le poignard au milieu du cœur, si avant qu'elle ne le retira qu'après lui avoir ôté la vie.

Ali Baba et son fils, épouvantés de cette action, poussèrent un grand cri : « Ah ! malheureuse ! s'écria Ali Baba, qu'as-tu fait ? est-ce pour nous perdre, moi et ma famille ? — Ce n'est pas pour vous perdre, répondit Morgiane ; je l'ai fait pour votre conservation. » Alors, en ouvrant la robe de Khodjah Houssain et en montrant à Ali Baba le poignard dont il était armé : « Voyez, dit-elle, à quel ennemi vous aviez affaire, et regardez-le bien ; vous reconnaîtrez le faux marchand d'huile et le capitaine des quarante voleurs. Ne considérez-vous pas aussi qu'il n'a pas voulu manger de sel avec vous ? En voulez-vous davantage pour vous persuader de son dessein ? Avant

que je l'eusse vu, le soupçon m'en était venu du moment que vous avez fait connaître que vous aviez un tel convive. » Ali Baba, qui connut la nouvelle obligation qu'il avait à Morgiane de lui avoir conservé la vie une seconde fois, l'embrassa.

« Morgiane, dit-il, je t'ai donné la liberté, et alors je t'ai promis que ma reconnaissance n'en demeurerait pas là et que bientôt j'y mettrais le comble. Ce temps est venu, et je te fais ma belle-fille. » Et en s'adressant à son fils : « Mon fils, ajouta-t-il, je vous crois assez bon fils pour ne pas trouver étrange que je vous donne Morgiane pour femme ; vous ne lui avez pas moins d'obligation que moi. Vous voyez que Khodjah Houssain n'avait recherché votre amitié que dans le dessein de mieux réussir à m'arracher la vie. S'il y eût réussi, vous ne devez pas douter qu'il ne vous eût sacrifié aussi à sa vengeance. » Le fils consentit à ce mariage, non-seulement parce qu'il ne voulait pas désobéir à son père, mais même parce qu'il y était porté par sa propre inclination. On songea ensuite à

enterrer le corps du capitaine auprès de ceux des autres voleurs, et cela se fit si secrètement qu'on en eut aucune connaissance.

Ali Baba qui s'était abstenu de retourner à la grotte depuis qu'il en avait apporté le corps de son frère, s'en abstint encore après la mort des trente-huit voleurs, en y comprenant le capitaine, parce qu'il supposa que les deux autres, dont le destin ne lui était pas connu, étaient encore vivants. Mais, au bout d'un an, comme il vit qu'il ne s'était fait aucune entreprise pour l'inquiéter, la curiosité le prit d'y faire un voyage, en prenant les précautions nécessaires pour sa sûreté. Il monta à cheval, et, quand il fut arrivé près de la grotte, il prit un bon augure de ce qu'il n'aperçut aucun vestige ni d'hommes ni de chevaux. Il mit pied à terre, il attacha son cheval, et, en se présentant devant la porte, il prononça ces paroles : *Sésame, ouvre-toi*, qu'il n'avait pas oubliées. La porte s'ouvrit; il entra, et l'état où il trouva toutes choses dans la grotte lui fit juger que personne n'y était entré depuis la

mort du faux Khodjah Houssaïn. Il n douta plus qu'il ne fût le seul au mond qui eût le secret de faire ouvrir la grott et que le trésor qu'elle renfermait était sa disposition.

Depuis ce temps-là, Ali Baba, son fils qu'il mena à la grotte, et après eux leu postérité, à laquelle ils firent passer l secret, vécurent dans une grande splen deur et honorés des premières dignité de la ville.

FIN D'ALI BABA.



